

CHICOINE, Jean (2010) *la forêt du langage*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 141 p. [ISBN: 978-2-923673-15-8]

Antonio Viselli

Volume 23, Number 1-2, 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1017269ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1017269ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Viselli, A. (2011). Review of [CHICOINE, Jean (2010) *la forêt du langage*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 141 p. [ISBN: 978-2-923673-15-8]]. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 23(1-2), 146–148. <https://doi.org/10.7202/1017269ar>

jamais ni résolues ni bloquées sous la forme de paradoxes. La promesse de ce livre, ce sera d'abord et indéniablement le plaisir de la lecture, qui vous fera vivre cette tension entre un esthétisme littéraire heureusement jamais tout à fait confortable et un réalisme douloureux qui rappelle René Char: «la lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil» (Char, 1946, p. 72).

Anne SECHIN

Université de Saint-Boniface

BIBLIOGRAPHIE

CHAR, René (1946) *Feuillets d'Hypnos...*, Paris, Gallimard, 103 p.

CHICOINE, Jean (2010) *la forêt du langage*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 141 p.
[ISBN: 978-2-923673-15-8]

Jean Chicoine, écrivain québécois désormais résident manitobain, après *les galaxies nos voisines*, vient de publier son deuxième roman, *la forêt du langage*. Ce roman narre la vie quotidienne d'un poète, la relation familiale virevoltante qu'il entretient avec ses «flos», son ex-femme et avec l'ange – sa douce moitié. Le quotidien se heurte souvent au passé – imaginaire ou réel soit-il – et le poète protagoniste qui travaille comme vendeur dans une boutique adulte se laisse emporter dans un monde «à quat' dimensions» où Brassens, Brel et Gainsbourg côtoient Mallarmé, «e.e. cummings», Villon et Rutebeuf, entre autres (p. 37, 50). Ces derniers représentent la source d'inspiration de son écriture tard la nuit, lui qui plonge dans le «trou noir» de la page blanche à la recherche d'une langue «libre et rebelle» contre «une langue économic, sti» (p. 93, 106, 51). Bien saupoudré d'une bonne dose d'ironie, ce roman se recommande par un style original et personnel, et un langage qui, malgré le sérieux de la matière traitée, ne se démentit jamais par son expressivité et ses tournures amusantes, cocasses et sensuelles.

Le premier choc auquel le lecteur est confronté est celui de la forme du roman de Chicoine. Une polyphonie linguistique et narratologique caractérise une narration où se combinent de manière magistrale récits à la troisième ou à la première personne, aussi bien au passé qu'au présent, ainsi qu'une variété de registres linguistiques, passant du français du Moyen-âge au québécois, le tout intercalé d'un anglais transcrit

phonétiquement afin de représenter graphiquement l'accent des individus. La voix narrative explique: «j'écrivais en conjuguant le passé et l'avenir à la géométrie variable du présent, relevant du passé non pas tant ce que je croyais y découvrir que ce que j'en imaginais» (p. 18). C'est en fusionnant le paradigme de l'imaginaire avec celui de la mémoire – le «piège de l'imaginaire» tel que Ricœur le définit – que Chicoine réussit à pénétrer dans la psychologie de son personnage artistique, tout en accentuant la thématique de la création. *La forêt du langage* est une œuvre essentiellement métanarrative. Le «je» narratif, en grande partie à cause du manque (du jeu) de la ponctuation et des majuscules, et d'une surabondance de virgules à la place des points finaux, se présente au lecteur de manière fluide tel que le monologue intérieur moderniste. Que l'on puisse accepter la nomenclature générique de « roman » pour décrire *la forêt du langage* mériterait, certes, plus d'attention critique, car le texte se caractérise par une multitude de genres littéraire, tels que des fragments de poésie métanarratifs aussi bien que des titres qui ressemblent à des didascalies, ce qui donne davantage de contexte à la narration et à la mise en scène de *la forêt du langage*. À titre d'exemple, «café percolateur au gaz» constitue en même temps son propre paragraphe, titre et contexte en un.

Lire *la forêt du langage* signifie donc se perdre dans des «forets de symboles» et écouter de «confuses paroles» pour emprunter ce mot de Baudelaire, le «ténébreux grand frère» du protagoniste (p. 34). Selon toute vraisemblance, le personnage éponyme du roman serait plutôt le langage, ce système de communication qui régit la pensée et les actions des individus, système que Chicoine manie à sa manière afin de représenter la relation ambiguë entre l'anglais et le français dans un monde qui «meurt de faim spirituelle» (p. 42). Ce rapport tantôt de réciprocité tantôt d'antagonisme est symptomatique du spleen existentiel que ressent le protagoniste dans un état de perplexité linguistique, «en flagrant délit d'anglicisation», synecdoquement représenté par le locus de «Confusion Corner» dans le village Osborne qu'il habite (p. 52). Chicoine réussit son tour de force en critiquant le langage par l'intermédiaire du langage: il subvertit la notion de langue standardisée par «l'homo economicus» (p. 18) et refuse « d'écrire com il faut pour ne pas donner prise à la conformité» (p. 16).

La langue française – et surtout la manière de parler – domine surtout dans des événements plus sérieux dans l'ouvrage. Par exemple, lorsque la plus jeune fille du protagoniste manque d'être kidnappée par un pédophile, elle raconte la situation à son père qui s'intéresse plus à la corriger qu'au sujet même de la conversation:

je questionnai ma jeune sur ce qui s'était passé dans la chambre, pas grand-chose heureusement, le mec avait retiré son t-shirt et avait dézippé ses jeans, il avait touché ma jeune ici et là en lui demandant si elle voulait bien se déshabiller, mais l'intervention de mon jeune l'avait coupé court,
 "j'étais freezé!" me raconta-t-elle, "j'avais pas peur, y était pas méchant, c'est juste que j'savais pu quoi faire!"
 "gelée, qu'on dit", dis-je, "pas freezé, pis d'ailleurs t'es pas frisée" (p. 20-21).

Cette abondance de diglossie qui définit à la fois la problématique et la poétique de l'œuvre révèle le déséquilibre d'une société, d'une famille et d'un individu bilingues dans un univers si typiquement manitobain. L'anglais s'était désormais infiltré «perfidement dans mon crâne» (p. 53), s'exclame le locuteur, «horreur! la langue anglaise!» (p. 52). Jean Chicoine, par l'intermédiaire d'un univers – ou d'une «noosphère» – intertextuel(le), crée un monde littéraire conscient de son passé et confiant en l'avenir de la littérature et du langage qui ne cessent d'évoluer.

Antonio VISELLI
 University of Toronto

LÉVEILLÉ, J.R. (2011) *Poème pierre prière, suivi de Dess(e)in*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 86 p. [ISBN: 978-2-923673-18-9]

Roger Léveillé, dans son recueil de poésie *Poème pierre prière*, ajoute au rôle du poète celui de mystique. C'est par le biais d'une contradiction en apparence que le poète franco-manitobain met en œuvre l'ineffable, et ce, à travers le langage et plus particulièrement la parole, en se posant la question: comment représenter l'irreprésentable en poésie? Si chaque mot s'inscrit dans un système référentiel qu'est le langage, dans *Poème pierre prière*, chaque mot pèse et se charge aussi d'un sens autre dont l'oralité accentue une recherche de la